

La comtesse de Retton était satisfaite, tout se passait exactement comme elle l'avait souhaité. Toutes les personnes désirées étaient présentes : du duc de Savoy au pasteur Milton en passant par l'ex-favorite du roi, lady Jane. Vraiment, cette soirée était un succès, son mari serait fier d'elle et leur fille récolterait les fruits de cette réussite par des propositions toutes plus avantageuses les unes que les autres. Lady Retton n'espérait pas moins que le fils du duc de Savoy, le marquis de Stones, pour sa fille unique.

Alors qu'elle se dirigeait nonchalamment, en accordant sourires et compliments sur son passage, vers celui qu'elle considérait comme le futur beau-père de son enfant, le majordome émit le gong réservé à l'arrivée d'un nouvel invité. La comtesse fut surprise et se tourna avec curiosité vers l'entrée de la salle de bal. Qui apparaissait si tardivement ? Le domestique annonça :

— Sa Grâce, le duc Ezekias Fitzroy de Derby.

Un silence de plomb parcourut l'assemblée alors que lady Retton s'exclamait avec effroi :

— Oh ciel non !

Quelques têtes se tournèrent vers elle à ces mots, aussi leur offrit-elle un sourire rassurant. C'est à ce moment que son mari apparut derrière elle et lui saisit le bras avec dureté :

— C'est vous qui avez invité ce singe dans notre demeure ? lui souffla-t-il avec colère.

— James, je suis navrée, je n'avais pas le choix. Nous sommes *tous* obligés de l'inviter. Mais il n'était jamais venu jusqu'à présent, je ne pouvais pas savoir qu'il commencerait chez nous...

Par dépit, il la secoua légèrement et lui intima :

— Vous feriez mieux de faire en sorte que cette soirée se passe bien malgré tout, si cela rejaillit sur nous, je vous en tiendrai pour personnellement responsable.

Elle hochait la tête et continuait à trembler même une fois que son mari se fut éloigné pour saluer leur nouvel arrivant. Elle sursauta quand une main gantée lui toucha doucement le bras. C'était la duchesse de Savoy qui la regardait d'un air compatissant.

— Ne vous mettez pas martel en tête, Caroline. Nous étions toutes obligées de l'inviter, j'ai moi-même dû lui envoyer un carton d'invitation pour le bal de fiançailles de Sofia. Heureusement, il a eu la délicatesse de ne pas se montrer mais il fallait bien que ça arrive un jour.

Caroline hochait la tête mais ce discours ne la rassura aucunement. Cela faisait un an que ce duc était arrivé à Londres mais il n'était encore apparu nulle part. Et il avait fallu que cela tombe sur elle, juste avant la présentation à la cour de Jacqueline. Le premier bal qu'elle organisait depuis... depuis une éternité. La comtesse soupira de désespoir.

Les jeunes filles ne pouvaient regarder ailleurs que vers l'entrée de la salle de bal, alors que quelques gentlemen saluaient le nouvel arrivant – certains du bout des lèvres.

— Vous avez vu sa peau ? fit remarquer l'une d'elles.

— Que c'est étrange ! s'exclama une autre.

— On dirait qu'il vient d'un endroit exotique...

— Parce que c'est le cas, bougre d'idiote !

— Ah Jackie, ta mère n'a pas eu de chance qu'il décide de faire son apparition au premier bal qu'elle organise depuis la mort de ton frère, dit lady Sarah à l'adresse de son amie.

— Je... je ne comprends pas... qui est-ce ?

— Ah oui, tu as manqué tous les ragots à son propos, étant donné que tu étais enfermée en Écosse pour ton deuil. Je suis quand même surprise que ta mère ne t'en ait pas parlé.

— Mais de quoi ?

— Écoute, ce ne sont que des rumeurs bien sûr, mais je pense qu'on peut les croire pour une fois.

Venant de Sarah, ce n'était pas rien. Elle était la jeune femme la moins naïve que Jacqueline connaisse et avait tendance à ne jamais prêter attention aux ragots sauf quand ceux-ci paraissaient fondés, ou bien si elle savait de source sûre qu'ils étaient vrais. C'était en partie pour cela qu'elles étaient amies, du reste : leur amour de la vérité au-dessus de leur amour des potins.

— Il serait un fils du roi, commença-t-elle à expliquer.

— Excuse-moi ?!

— Oui, laisse-moi finir. Il y a vingt-cinq ans, Sa Majesté a fait le tour des colonies et... comment dire... Environ neuf mois après sa visite dans un obscur pays d'Afrique, un petit garçon à la peau bien plus claire que ses congénères est né. Depuis, la mère et l'enfant vivent dans un luxe incroyable. Quand Ezekias Fitzroy a eu huit ans, le roi l'a fait venir en Angleterre afin qu'il reçoive la meilleure éducation qui soit : un précepteur particulier jusqu'à ses douze ans, Eton, puis Cambridge. Lorsqu'il a fini ses études, Sa Majesté l'a fait anoblir et lui a accordé le titre de duc de Derby. Le jeune duc a fait un tour du monde pour parfaire son éducation et le voilà revenu à Londres depuis un an, peut-être à la recherche d'une épouse... qui sait ?

— C'est incroyable ! s'exclama Jacqueline. Et pourquoi doit-on croire à cette histoire ?

— En partie parce que j'ai entendu le duc de Savoy en parler à lord Christian, en partie parce que les dates concordent, en partie parce que le roi l'a *effectivement* pris sous son aile dès son plus jeune âge et en partie parce que Sa Majesté oblige tout le monde à faire bon accueil à son nouveau duc qui, soit dit en passant, a la même forme d'yeux et de nez que notre bon souverain.

— Avec tous ces points mis bout à bout, effectivement... c'est incroyable ! répéta la jeune fille. Mère et Père vont être dans tous leurs états. Pourquoi a-t-il choisi notre bal ?

— Ça ma chère, il faudra le lui demander... en vérité, je suppose qu'on ne lui a pas laissé le choix. Il refuse toutes les invitations mondaines depuis un an, il était temps qu'il apparaisse dans la bonne société londonienne.

Jacqueline porta son attention sur le nouvel arrivant. Il était plus grand que tous les hommes présents, il surplombait la foule et paraissait regarder tout le monde de haut. Mais était-ce de la hauteur ou de la réserve ? Il n'avait certes pas une place facile dans la société. Ses yeux foncés insondables, sa peau café-au-lait et ses cheveux noirs et crépus le différenciaient bien de tout être masculin ici présent. Mais sa mâchoire carrée, son nez droit, ses traits fins, ses épaules larges... Jacqueline sentit sa respiration s'accélérer et elle ne put nier qu'il était un des plus beaux hommes qu'elle ait jamais vus. Si sa mère pouvait lire dans ses pensées, elle en ferait une attaque. Alors qu'elle continuait à le regarder en écoutant le babillage de ses amies d'une oreille distraite, il dut se sentir observé car ses yeux noirs parcoururent la foule jusqu'à ce qu'ils rencontrent ses iris bleus. Elle les écarquilla de surprise et eut le souffle coupé quelques secondes. Son regard était intense, direct. Il était peut-être réservé mais certainement pas timide. Plus il la dévisageait, plus elle se sentait rougir. Elle se crut obligée de lui adresser un petit sourire. Sourire qu'il ne lui rendit pas. Elle se sentait incapable de s'arrêter de le regarder mais c'est ce moment que choisit lord Christian pour s'approcher d'elle.

— Miss Retton, me feriez-vous l'honneur de cette danse ? demanda poliment le marquis de Stones.

— Avec plaisir, lord Christian, répondit-elle sur le même ton.

Jacqueline savait que sa mère rêvait de la marier avec ce marquis. Et de fait, il était jeune, séduisant, riche et attentionné : ils n'étaient pas tous comme ça, aussi devrait-elle s'estimer heureuse si une telle union voyait le jour. Mais en se dirigeant vers la piste de danse, son regard croisa à nouveau celui du duc de Derby et elle sentit son cœur s'accélérer à nouveau ; elle se demanda alors si elle ne pouvait pas espérer encore mieux.

— Ce n'est vraiment pas de chance pour votre mère que cet individu décide enfin de se montrer au premier bal qu'elle organise depuis... depuis longtemps, déclara le marquis avec dédain.

— C'est une si mauvaise nouvelle que ça ? interrogea Jacqueline.

— Tout le monde ne parlera que de ça pendant des semaines !

— Eh bien tout le monde parlera du bal des Retton pendant des semaines, c'est plutôt positif... après tout, c'est le fils du roi non ?

Christian la regarda d'un drôle d'air :

— Qui vous a dit cela ?

— Eh bien... lady Sarah...

— Quelle bavarde celle-ci ! s'exclama-t-il avec un drôle d'air. C'est certes un secret de polichinelle... mais c'est un secret, vous me comprenez Miss Retton ?

— Oh je ne suis pas censée le savoir ?

— *Personne* n'est censé le savoir ! Le roi ne célèbre pas tous ses bâtards – excusez-moi du vocabulaire – et encore moins les nègres...

— Il doit avoir une certaine affection pour lui. Je veux dire s'il a veillé à son éducation et l'a fait anoblir.

— Ou bien il y a du chantage derrière tout cela. Enfin, ce n'est pas une conversation pour de chastes oreilles. La musique est finie, où puis-je vous raccompagner ?

— Je prendrais bien un rafraîchissement.

— Laissez-moi vous guider vers le buffet.

Alors qu'ils étaient près de la table où étaient servies les boissons, les deux jeunes gens furent accostés par le révérend Milton :

— Stones, approchez-vous que je vous présente ! Votre Grâce, voici lord Christian Thatcher, marquis de Stones – il est le fils de Sa Grâce, le duc de Savoy que je vous ai présenté plus tôt. Et la délicieuse jeune femme qui l'accompagne n'est autre que miss Jacqueline Retton, la fille de nos hôtes. Lord Christian, miss Retton, voici Sa Grâce le duc Ezekias Fitzroy de Derby.

— Miss Retton, merci de votre hospitalité, dit poliment le duc en s'inclinant, sans la regarder outre-mesure. Lord Thatcher, enchanté de faire votre connaissance.

— Pareillement Votre Grâce, répondit froidement Christian. Miss Retton, je vous laisse en bonne compagnie, je vais nous chercher deux verres de punch.

Jackie ne dit rien mais ne pensait pas moins de la défection de son courtisan en la laissant en « si bonne compagnie ». Elle n'avait rien contre le duc de Derby, qu'elle ne connaissait pas, ni contre le révérend Milton qui était un homme adorable. Mais ils étaient entourés de deux autres « gentlemen » qui n'étaient pas connus pour leur ouverture d'esprit. Elle les salua tous un à un :

— Votre Grâce, soyez le bienvenu. Révérend Milton, lord Bascombe, lord Alexander.

— Miss Retton, lui répondirent-ils avant de reprendre la conversation qu'ils avaient dû commencer juste avant son arrivée impromptue.

— Et est-il vrai que les gens de votre peuple ne se lavent pas ? demanda lord Bascombe.

— On ne dit pas cela pour vous, bien sûr ! précisa lord Alexander.

Jacqueline était déjà choquée. Elle porta son regard écarquillé sur le duc dont le visage ne laissa rien paraître, mais elle remarqua ses poings contractés. Le pasteur intervint :

— Voyons messieurs, c'est ridicule !

— Et il paraît que vous pouvez avoir plusieurs femmes.

— Que vous n'êtes même pas obligés de vous marier.

— Est-il vrai que vous vous promenez tous complètement nus ?

— Est-il dur pour vous de porter des vêtements aujourd'hui ?

— J'aime beaucoup cette musique ! les coups brusquement Jackie avant que cette conversation ne tourne mal. Elle se prête vraiment à la danse, ne trouvez-vous pas ?

Les hommes s'arrêtèrent nets et la dévisagèrent. Lords Bascombe et Alexander étaient connus pour leurs piètres talents de danseurs.

— Je suis sûr que lord Christian ne devrait plus tarder, dit Alexander en scrutant la foule près du buffet avec désespoir.

— Mais je ne voudrais pas prendre le risque de l'attendre, renchérit-elle en lançant un regard insistant au duc.

Il parut enfin comprendre l'allusion mais resta quelque peu méfiant en demandant :

— Me ferez-vous l'honneur de cette danse, Miss Retton ?

— Vous savez danser comme nous ? s'enquit lord Bascombe avec surprise.

— Vite, n'en perdons pas une miette ! s'exclama Jacqueline en tirant presque son cavalier sur la piste.

Les couples autour d'eux s'écartèrent et s'arrêtèrent presque d'étonnement. Les musiciens eux-mêmes firent une fausse note avant que tout reprenne son cours normal. Les premières secondes se firent dans un silence gênant avant que le duc ne le rompe :

— Avez-vous prétendu aimer cette musique afin de me sortir de cette conversation ?

— Je n'ai pas prétendu, j'ai tout juste exagéré. Mais oui, j'ai insisté car je me suis inquiétée de la santé de ces pauvres bougres.

— Car je suis un sauvage incapable de me maîtriser ? demanda-t-il d'un ton froid.

— Oh non ! Parce que je ne savais pas lequel de nous les frapperait en premier, mais je n'aurais pas parié sur vous.

Il fut stupéfait de cette réponse et parut se détendre avant d'esquisser un sourire : ciel, cela le rendait encore plus beau !

— Ils étaient plus bêtes que méchants, je n'étais pas réellement offensé.

— Ils m'ont fait honte, avoua-t-elle.

— J'ai peur que votre père ne dise cela de vous, tout à l'heure, dit-il gentiment.

Elle constata que le comte fulminait au bord de la piste.

— Mais je danse avec un duc, murmura-t-elle avec un faible sourire.

— Pas n'importe quel duc, rétorqua-t-il avec un air triste.

Elle hocha la tête. Elle savait, bien sûr. Son père se tiendrait en public, mais elle craignait bien trop ce qui l'attendait dès que le dernier invité serait parti.

— Voulez-vous que je lui dise que je vous ai forcée à danser avec moi ? proposa-t-il avec sollicitude.

— Ça serait un comble alors que c'est moi qui vous y ai incité, répliqua-t-elle amèrement. Non, et puis ça ne changerait rien. Il me dirait que j'aurais dû simuler un malaise plutôt que danser avec vous.

Elle vit sa mâchoire se contracter et sentit sa main serrer convulsivement la sienne.

— Là, vous êtes offensé, souffla-t-elle.

— Pas par vous, soyez-en sûre.

Elle ne répondit rien.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour apaiser la fureur de votre père ?

— Remonter le temps ? suggéra-t-elle.

— Et ne pas venir au premier bal que votre mère organise depuis le décès de votre frère ? Toutes mes condoléances, à ce sujet. Je suis vraiment navré pour vous.

— Merci, c'est aimable, c'est déjà du passé... Malheureusement... Vous dansez vraiment bien, ajouta-t-elle pour changer de sujet.

— Pour un sauvage ?

— Pour un homme, le corrigea-t-elle avec un sourire en coin.

— Ne flirtez pas avec moi ou je ne sortirai pas vivant de cet endroit.

— Ça serait fort dommage, ne put-elle s'empêcher de répliquer.

Pas plus qu'il ne put s'empêcher de lui adresser son sourire le plus éblouissant. Finalement, elle allait peut-être faire un malaise.

— La musique est terminée, où puis-je vous raccompagner ?

— Vite, près de lord Christian, il est plus facile à accommoder que mon père et je le vois tenir le verre de punch qu'il m'a promis. C'est un homme d'honneur, ce marquis de Stones.

— C'est votre fiancé ?

— C'est le souhait de ma mère.

— Et votre souhait à vous ?

Elle plongea ses yeux azur dans son regard de jais et ne sut que répondre à cette question. Mais elle n'en aurait pas eu le temps puisqu'ils venaient d'arriver près du marquis. Le duc de Derby reprit sa façade de courtoisie.

— Merci de m'avoir accordé cette danse, miss Retton, ça a été un honneur pour moi. Je me dois malheureusement de vous laisser, des obligations m'attendent. Remerciez vos parents pour leur hospitalité de ma part. Lord Thatcher, je vous la confie. Bonne soirée à vous.

Sur ces mots, il s'éclipsa aussi rapidement qu'il était arrivé.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Christian. Pourquoi avez-vous dansé avec lui ?

— Bascombe et lord Alexander avaient un comportement honteux face à lui, j'ai dit aimer la musique qui se jouait alors il m'a invitée.

— Vous êtes trop bonne, miss Retton, soupira-t-il. Voici votre punch.

— Merci, lord Christian.

— Voudriez-vous me réserver le prochain quadrille ?

Une deuxième danse avec le marquis de Stones. Ses parents seraient aux anges après le coup qu'elle leur avait fait en dansant avec le duc de Derby. Mais tout le monde penserait que lord Christian la courtiserait et... ce n'était pas des fiançailles, mais elles seraient attendues par la suite.

— Oh, je crains de les avoir déjà tous réservés, lord Christian, je suis navrée.

Il la regarda du coin de l'œil et hocha la tête. Peut-être pas convaincu mais il était trop poli pour la traiter de menteuse.

Le lendemain, au petit-déjeuner, ses parents parlaient toujours de ce « maudit duc qui avait gâché leur soirée ». Sans surprise, dès le dernier invité reparti, son père lui avait reproché violemment son comportement « insensé ». Elle en portait encore les bleus autour de ses épaules et ses poignets. Elle buvait son thé du bout des lèvres, il était tiède. Elle n'avait ni faim, ni soif. Peut-être devrait-elle encourager lord Christian afin qu'il la demande en mariage le plus vite possible et qu'elle puisse enfin s'en aller de cette maison à l'ambiance oppressante.

Dans un premier temps, avant de se précipiter dans un autre mariage malheureux, Jacqueline décida de sortir profiter du beau temps dans Hyde Park. Accompagnée de sa bonne, car une jeune femme de la bonne société ne pouvait se promener seule, elle déambulait le long de la Serpentine jusqu'à ce qu'une silhouette attire son attention. Le duc. Il était sur le pont et observait l'eau couler d'un air songeur. Elle s'approcha de lui jusqu'à ce qu'il la remarque et ils se saluèrent.

— Vous observez la Serpentine avec tellement d'attention, j'espère que vous ne songez pas à rejoindre les poissons ? s'enquit-elle avec tout juste autant de légèreté que d'inquiétude.

Il lui sourit et elle sentit une douce chaleur se répandre en elle. Elle aimait être l'objet de son sourire.

— Je suis trop bon nageur pour que vous ayez à vous inquiéter, Miss Retton. Comment cela s'est passé avec votre père ?

Jackie baissa les yeux et, sans y penser, se frotta les poignets. Ils étaient heureusement cachés par ses gants mais il remarqua le geste et parut bien l'interpréter car son regard s'assombrit. Elle préféra changer de sujet :

— Vous plaisez-vous en Angleterre ? Ou y a-t-il un autre endroit du monde que vous préférez ?

Il prit un air méfiant, trop habitué aux sous-entendus derrière ce genre de question. Aussi s'empressa-t-elle de préciser :

— On m'a dit que vous étiez rentré d'un tour du monde et... eh bien pour ma part je n'ai jamais quitté mon île natale alors je me demandais comment étaient les autres endroits de la terre.

Son regard s'adoucit. Il prit le temps de réfléchir quelques secondes :

— J'ai vu tellement de magnifiques endroits... vous m'avez d'abord demandé si je me plaisais en Angleterre. C'est un beau pays, mais froid... dans tous les sens du terme.

— J'en suis navrée, ne put-elle s'empêcher de répliquer.

Il la regarda, lui adressa un de ses beaux sourires et dit doucement :

— Mais l'été arrive, peut-être alors trouverai-je ce pays plus chaleureux.

Elle rougit, pas très sûre de ce qu'il venait d'insinuer ni de ce qu'elle devait répondre. Elle posa à nouveau sa question :

— Et donc ? L'endroit que vous préférez ?

— C'est difficile à dire... il est certain que je préfère les pays plus chauds. J'ai beaucoup apprécié l'Italie et l'Égypte qui sont pourtant bien différents l'un de l'autre. J'aime particulièrement quand la côte n'est pas loin, je ne me sens bien que près de la mer ou d'un grand lac. À cause de cela, je me suis senti moins à l'aise à Paris qui est pourtant une très belle ville. Le pays qui aura marqué le plus mon esprit est sans doute le Japon.

— Oh vous êtes allé si loin ! s'exclama-t-elle, impressionnée.

— Oui... je n'étais pas pressé de revenir en Angleterre, avoua-t-il avec un sourire en coin.

— J'aimerais tellement voir au moins la moitié de ce que vous avez vu !

— Vous aurez peut-être cette chance.

— Une fois que mes parents se seront débarrassés de moi au plus offrant, il y a plus de chances que je reste enfermée à faire des enfants plutôt qu'à parcourir le monde, dit-elle avec aigreur.

Il sourit d'un air énigmatique et souffla :

— Faire des enfants n'est pas forcément désagréable...

— De quoi ? s'enquit-elle, interloquée.

— Peut-être votre époux vous fera-t-il voyager, répondit-il plus raisonnablement.

— Je n'en connais pas un qui emmènerait sa femme autour du monde, maugréa-t-elle.

— Moi, je le ferais.

Surprise, elle leva brusquement la tête vers lui. Il lui rendit son regard mais n'ajouta rien.

— Je... je ferais mieux d'y aller, finit-elle par dire.

— Oui, sans doute.

— Je suis ravie de vous avoir revu, Votre Grâce.

— Tout le plaisir a été pour moi, Miss Retton.

Ils se regardèrent encore quelques secondes, se firent un bref signe de tête et Jacqueline s'éloigna avec empressement, toujours suivie par sa bonne. Elle ne se retourna pas et ne le vit donc pas la suivre du regard.

Quand elle rentra, sa mère l'attendait dans le petit salon avec un regard énigmatique. Jackie craignit que la comtesse n'ait su avec qui elle avait parlé mais celle-ci la rassura quasi immédiatement en annonçant avec une pointe de surprise dans la voix :

— Nous sommes invités à l'anniversaire du roi dans quinze jours. Nous pourrons participer au repas, au bal et assister aux feux d'artifices.

— Oh ! souffla Jacqueline avec soulagement. Avoir reçu le duc de Derby comme convive nous aura servi, finalement. Il a dû dire un bon mot à notre sujet à Sa Majesté.

— Il a dû dire un bon mot à *ton* sujet, la corrigea sa mère.

La jeune fille pâlit.

— C'est vous qui l'avez invité, insista-t-elle.

— C'est toi qui as dansé avec lui.

— Ma foi, je ne me voyais pas faire autrement.

La comtesse la jaugea du regard, n'ajouta rien et reprit sa broderie, signifiant ainsi la fin de la conversation. Jacqueline s'enfuit de la pièce.

Le soir, alors qu'ils se rendaient au théâtre, James Retton s'exclamait qu'il espérait bien que ce « duc » de Derby n'attendait pas des remerciements de sa part, que de toute façon il était possible que cette invitation inattendue n'ait rien à voir avec sa présence à leur bal. Après tout, le comte était un cousin au cinquième degré de la reine, il n'était pas incongru d'être invité à cette occasion. Jacqueline était mortifiée et espérait juste que ses parents ne croiseraient pas le duc. Quant à elle... elle ne souhaitait que le revoir. Elle le désirait plus que ce qu'elle avait jamais désiré et avait bien du mal à s'expliquer cette réaction.

Ses deux souhaits se réalisèrent.

Bien à l'abri dans sa loge, elle se servit de ses jumelles pour constater que le jeune homme se trouvait dans la cellule presque en face de la sienne et il l'avait également repérée. D'un mouvement brusque, elle reporta son attention sur la pièce dont elle ne se souvenait même plus le titre. Les acteurs étaient plutôt médiocres et l'histoire lui était inconnue. Progressivement, elle redirigea sa lorgnette dans la direction qui l'intéressait. Sa mère la surprit :

— Oh toi aussi tu as remarqué le marquis de Stones en face de nous ? Je crois qu'il te regarde, ajouta-t-elle avec un air de conspiratrice.

Sursautant presque à ces mots, Jackie regarda dans la loge à gauche de celle du duc et croisa le regard au sourcil levé de lord Christian. Il n'était pas dupe. La jeune femme sentit son souffle s'accélérer, il fallait qu'elle trouve un moyen de lui parler. À ce moment, une domestique entra dans leur loge avec des coupes de champagne et un mot réservé à miss Retton. Jackie put y lire :

Rendez-vous dans dix minutes. Suivez lady Sarah qui viendra de la part du marquis de Stones.

Jacqueline était estomaquée. Le duc ne comptait tout de même pas lui donner des rendez-vous clandestins au nom de lord Christian ? Car elle était intimement convaincue que la note venait d'Ezekias mais que le marquis n'était pas au courant d'un tel stratagème. Alors qu'elle réfléchissait encore à ce que tout cela impliquait, lady Sarah frappa à la porte et demanda la compagnie de miss Retton pour une promenade. Pendant que le comte donnait son approbation bienveillante, Jacqueline regarda à nouveau vers les deux loges. Ni Ezekias, ni Christian n'étaient présents... mais avec qui avait-elle rendez-vous ?

Lady Sarah ne fut d'aucune utilité pour l'éclairer à ce sujet. Elle faisait mine de ne pas savoir de quoi elle parlait, ignorait ses questions en parlant du temps et l'abandonna soudainement près d'une porte-fenêtre où Jackie fut tirée sur un balcon. Elle se retrouva face au duc de Derby. Voilà un mystère résolu, songea-t-elle.

— Mais qu'est-ce que vous fabriquez ? le gronda-t-elle. Le marquis de Stones ?! Pourquoi donc le mêlez-vous à tout cela ? Vous voulez qu'il se doute de quelque chose ?!

— Qu'il se doute de quoi ? s'enquit Ezekias calmement.

Ce calme l'agaça encore plus.

— Eh bien de... de... de ça bien sûr ! Ce genre de rendez-vous clandestins !

— C'est un échange de bons procédés.

— Je vous demande pardon ?

— Pendant notre *rendez-vous clandestin* – j'aime beaucoup cette expression — il retrouve lady Sarah, de son côté.

La jeune femme en resta bouche bée. Lady Sarah était une veuve sans enfant et légèrement plus âgée que lui. Pas l'oie blanche fertile que le duc de Savoy espérait pour son héritier. Sa surprise passée, elle se rendit compte qu'il la regardait sans parler. Gênée par le silence, elle le brisa :

— Vous ne regardez pas la pièce de théâtre ? Elle est très intéressante...

— *Vous* êtes très intéressante.

— Oh... ah ?

Elle se trouvait soudainement à court de mots, ce qui le fit sourire.

— Intelligente, ouverte d'esprit... intéressante.

— Si vous me comparez à lord Bascombe ou à lord Alexander cela ne fait aucun doute, tenta-t-elle de plaisanter.

— Vous m'intriguez Jacqueline, avoua-t-il.

Elle ne l'avait pas autorisé à l'appeler par son prénom... mais elle n'allait certainement pas le lui rappeler.

— Eh bien, c'est original, on ne me l'avait jamais dit, répliqua-t-elle, perturbée.

— Et jamais personne ne m'avait intrigué, rétorqua-t-il.

Lady Sarah apparut dans l'embrasement de la porte-fenêtre à ce moment-là :

— Il faut retourner à nos places, l'entracte va bientôt débiter.

Elle les regarda tour à tour, leva les yeux au ciel et leur annonça en disparaissant derrière le rideau qu'elle leur laissait encore une minute. Le duc en profita pour se rapprocher. Il posa les yeux sur les lèvres de la jeune femme et elle crut qu'il allait l'embrasser, elle se demandait déjà si elle devait le repousser ou profiter de ce moment interdit, mais il se contenta de dire :

— Je veux vous revoir.

Jackie se balançait sur ses pieds à ces mots. Elle ne savait pas si elle était déçue qu'il ne l'embrasse pas, soulagée qu'il ne l'embrasse pas ou excitée qu'il veuille la revoir. Elle fixa ses lèvres à son tour avant de remonter son regard vers ses yeux aux pupilles dilatées. Il baissa son visage, effleura ses lèvres des siennes avant de se reculer et de la contourner afin de rentrer dans le théâtre. Elle sut alors qu'elle aussi voulait le revoir.

Le lendemain, mue par une intuition elle se promena à nouveau dans Hyde Park et le croisa au même endroit, ils parlèrent et rirent. Et de même le surlendemain, leurs mains se frôlèrent alors qu'elle venait d'enlever ses gants pour une raison dont elle ne se souvenait même plus. Et à nouveau le sur-surlendemain. Ils venaient de réussir à semer la bonne de Jacqueline et, cachés derrière des arbres, ils pouffaient de rire suite à leurs enfantillages. Alors qu'ils reprenaient leur souffle, l'ambiance changea entre eux, l'air s'alourdit, leurs regards s'agrippèrent et ne se lâchèrent plus jusqu'à ce qu'il déclare :

— Vous me plaisez tellement, Jacqueline.

Elle rougit. Ciel, il lui plaisait aussi.

— Jacqueline... répéta-t-il. Vous avez un surnom ?

— Mes amies m'appellent Jackie... réussit-elle à répondre d'une petite voix.

— Jackie... C'est presque masculin, trop dur pour vous... murmura-t-il en lui effleurant le visage du bout de ses doigts dégantés. Line... Douce Line... c'est bien mieux.

Elle sentait les battements de son cœur s'accélérer et battre si fort qu'elle était persuadée qu'il l'entendait. Et alors qu'elle était sûre qu'elle ne supporterait plus une seconde d'attente, il franchit enfin la distance qui les séparait et l'embrassa. Il caressa d'abord ses lèvres avec les siennes doucement jusqu'à ce que, n'y tenant plus, il approfondisse le baiser. Elle eut un hoquet de stupeur mêlé de plaisir avant de se laisser aller et d'enrouler ses bras autour de son cou, se plaquant contre lui. Le craquement d'une branche les fit sursauter et ils se séparèrent, à bout de souffle. Un promeneur était passé. Leurs respirations se calmèrent. Ezekias se rapprocha à nouveau d'elle et la serra contre lui, calant son visage sous son menton. Elle en profita pour respirer son odeur d'homme, son parfum si enivrant aux notes de cèdre et de santal. Ses bras l'entouraient tandis qu'il lui embrassait le sommet du crâne.

— J'aimerais que ce moment ne s'arrête jamais, avoua-t-elle.

Il soupira, et elle le sentit hocher la tête au-dessus d'elle.

— Moi aussi, murmura-t-il, moi aussi.

Ils reprirent leurs rendez-vous secrets quotidiens, usant de plus en plus de stratagèmes pour se débarrasser de l'accompagnatrice de Line et passer toujours plus de temps ensemble. Se montrant sans doute de moins en moins prudents. Mais ils continuèrent leur manège jusqu'à l'anniversaire du roi où elle ne l'aperçut pas une seule fois de la soirée.

Les feux d'artifice éclatèrent autour d'eux, attirant l'attention de la foule. Jacqueline était désespérée, elle avait perdu tout espoir de le voir quand elle entrevit *enfin* sa silhouette s'éclipser dans un des labyrinthes après qu'il lui eut jeté un bref regard. Constatant que ses parents et la famille du duc de Savoy étaient occupés à admirer la pyrotechnie, elle s'empressa de le suivre. À la première intersection, il l'attendait. Il la saisit par la taille et l'embrassa. Après quelques secondes, elle le repoussa et essoufflée lui demanda :

— Pourquoi je ne vous vois que maintenant ? Je vous ai cherché toute la soirée !

— Car je savais ce qui se passerait au moment où nous nous trouverions, répondit-il en lui caressant les cheveux avec tendresse.

Elle le regarda d'un air perplexe et il l'embrassa à nouveau pour illustrer son propos. Au moment où elle gémit, il rompit le contact en poussant un soupir tremblé avant de s'exclamer :

— Line, épousez-moi !

Ses yeux s'écarquillèrent de surprise et de plaisir avant de se remplir de larmes de joie et de tristesse.

— Mon père... dit-elle d'une voix rauque et cassée par le chagrin en prenant conscience de leur situation.

Jamais sa famille n'accepterait une telle union.

— Je m'en occupe, Line, lui promit-il solennellement.

Elle hocha la tête avant de se reprendre :

— Non, c'est à moi de m'en occuper, protesta-t-elle. Laissez-moi faire, il s'agit de mon père.

— Il nous faudra des relations, des alliés. Je peux avoir ça.

Des *alliés*, songea-t-elle. C'était une bataille qui commençait. Mais elle ne comptait pas perdre celle-ci. Son bonheur en dépendait. Elle le regarda et hocha la tête, il concéda :

— Je vous laisse parler à votre père à condition que je ne sois pas loin de vous à ce moment-là.

— D'accord, mais pas dans la même pièce, cela ne fera que l'énervier davantage.

— D'ici deux ou trois jours, j'aurai tout ce dont nous avons besoin. Je vous tiendrai au courant et nous irons voir votre père.

Elle hocha la tête avec détermination. Il lui déposa un dernier baiser sur les lèvres et s'enfonça profondément dans le labyrinthe. Il devait connaître une autre sortie. Elle retourna à regret auprès des siens. Aucun d'eux ne s'était aperçu de sa disparition.

Trois jours plus tard, dans le grand salon des Retton

— Il n'est pas question que tu épouses ce... ce... ce !

Son père n'avait jamais été aussi rouge de colère, elle le sentait au bord de l'apoplexie mais elle ne céderait rien cette fois :

— Ce quoi ?! s'écria-t-elle en retour. Ce duc ? Ce proche du roi ? Cet homme riche et cultivé ?

— Cela n'a rien à voir ! protesta-t-il. Il n'est pas comme nous ! Si tu déshonores ta famille en l'épousant, je te renie ! Il ne touchera pas un centime de ta dot et tu n'en verras jamais la couleur même si tu reviens en pleurant à la maison !

— Ciel, James, ne dites pas cela... supplia la comtesse en pleurant.

— Je le dis et je le pense ! Jacqueline, si tu quittes cette maison pour l'épouser, ne t'avise pas de revenir. Tu seras rayée de la bible familiale.

Les larmes de sa mère décontenançaient Line. Elle ne s'était pas attendue à cette réaction et ne pouvait s'empêcher de penser que la comtesse avait déjà perdu un fils. Mais ce n'était pas comme si celle-ci prenait son parti. Si elle prenait le risque de rester pour apaiser ses pleurs, elle perdrait sans doute toute chance de bonheur dans sa vie et elle finirait mariée à un homme qui siérait à son père... un homme comme lui. Il n'en était pas question.

— Je vais m'en aller, le roi m'a offert son hospitalité si jamais cela se passait ainsi, comme je l'avais craint. Sachez que ma porte vous sera toujours ouverte à tous les deux, mais je ne franchirai plus la vôtre puisque c'est là votre souhait. Je vais épouser l'homme que j'aime et...

— Tu ne peux pas sans mon autorisation, tu es mineure ! lança le comte, comme dernier argument.

Jacqueline soupira.

— Si vous imaginez que nous ne nous sauverions pas en Écosse ou ailleurs pour nous marier, vous avez tort... dans tous les cas, nous n'aurons pas à recourir à ce stratagème car le roi va m'accorder une dérogation d'émancipation et nous avons déjà une licence spéciale pour le mariage.

— Oh car tu as tout prévu !

— J'espérais ne pas en venir jusque-là... c'est vous qui me chassez, Père.

— Jeune fille désobéissante et rebelle ! cracha-t-il. Pars de chez moi !

Les sanglots déchirants de sa mère lui brisaient le cœur.

— Mère... vous m'avez entendue n'est-ce pas ? Ma porte vous est ouverte, vous êtes libre de venir chez moi, Ezekias et moi vous protégerons.

— PARS ! lui hurla son père.

La jeune femme ne se laissa pas démonter. Elle s'approcha de sa mère dans le but de réitérer son invitation mais le comte s'avança vers elle la main levée. Ezekias choisit ce moment pour apparaître dans l'embrasement de la porte :

— Vous touchez un seul de ses cheveux et je vous fais déporter en Australie, énonça-t-il d'un ton glacial.

Le comte pâlit. La menace n'était pas à prendre à la légère.

— Vous n'aurez pas sa dot ! éructa James Retton.

— Je n'en ai pas besoin.

— Vous n'aurez pas ma bénédiction ! Jamais !

Le duc de Derby baissa les yeux vers sa fiancée à ces mots, elle le regarda en retour et hocha la tête avec tristesse. Il riva alors un regard déterminé sur son futur beau-père.

— C'est triste... mais sans surprise. Si Line n'en a pas besoin, cela m'est égal.

— Sortez tous les deux immédiatement, je ne veux plus *jamais* vous voir ! Aucun de vous deux !

Line était accroupie à côté de sa mère qui n'osait lever les yeux vers sa fille. Elle sanglotait silencieusement désormais, mais refusait tout contact visuel avec elle. La jeune femme se releva, le cœur au bord des lèvres. Elle regarda son père qui lui tournait désormais le dos, attendant qu'elle s'en aille ; elle chercha Ezekias et trouva son regard rassurant ainsi que sa main tendue. Elle sut alors qu'elle avait pris la bonne décision.

Épilogue

Six mois plus tard, sur un bateau quelque part au milieu de l'océan Indien

— Alors ? s'enquit Ezekias.

— D'après lady Sarah, ma mère n'a toujours pas répondu à mon invitation ni à la sienne. Elle n'est pas sortie de chez elle depuis qu'on en est parti et personne ne l'a vue ailleurs qu'à l'église dans des tenues noires qui la couvrent de la tête aux pieds... je ne sais pas si c'est pour montrer son deuil ou cacher ses bleus, s'agaça lady Fitzroy de Derby.

Son époux arriva derrière elle et l'entoura de ses bras. Elle soupira et s'appuya contre lui en fermant les yeux, savourant la brise marine autant que les lèvres d'Ezekias dans son cou.

— Le principal, c'est qu'elle sache que, si elle le souhaite, elle n'est pas seule, lui assura-t-il.

— Je sais... et surtout, le principal à mes yeux c'est que toi et moi nous sommes ensemble. Il lui embrassa la base du cou et elle frissonna.

— Toujours tes nausées ? demanda-t-il avec sollicitude.

— Un peu... je ne sais pas si c'est le bateau ou mon état, toutefois.

— Peut-être les deux, il paraît que c'est quelque chose de naturel dans ta situation.

— J'ai hâte, dit-elle en se touchant le ventre. On arrive dans combien de temps au Japon ?

— Encore quelques semaines de voyage... Tu veux passer un peu de temps dans notre cabine, en attendant ?

— Ezekias ! fit-elle mine de s'offusquer.

— Pour se reposer, bien sûr ! Que vas-tu imaginer ?

— Alors cela n'a aucun intérêt, je préfère rester sur le pont, le taquina-t-elle.

Il rit, la fit se retourner entre ses bras et l'embrassa.